

## Monstres d'hier et monstres modernes : essai d'explication

*Martin Raether*

« *L'imaginaire fait toujours partie de la réalité.* »

Michel Pastoureau

Je voudrais vous emmener faire une petite « promenade » dans un monde de fantaisie peuplé de figures monstrueuses, grotesques, imaginaires ... et réelles. Tout ordre chronologique a été négligé à dessein pour montrer le caractère universel du monde des monstres. J'ai été confronté à deux tâches énormes : leur nombre quasiment illimité, (une fois qu'on y fait attention, on en trouve de nouveaux tous les jours), ensuite le choix des illustrations à partir des quelques 1300 photos de monstres que j'avais prises.



*Initiale. Limoges. XI<sup>e</sup> siècle*

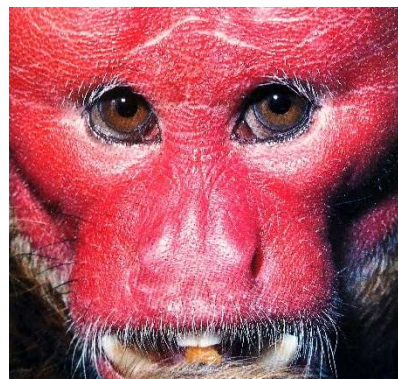


*Maître Yoda (Star Wars). XX<sup>e</sup> siècle*

J'aurais pu débiter de diverses façons :

- par ma motivation personnelle : j'aurais pu commencer par les deux têtes encastrées au-dessus des portes de l'église de Santilly, comme les deux têtes coupées dans la tradition celtique, afin de protéger ceux qui entrent contre les forces maléfiques de l'extérieur. (voir *Bulletin annuel 2013* de la SEHN, p.102 et 103).
- par présenter des exemples de monstres dont grouillent aujourd'hui plus que jamais les films, bandes dessinées, dessins animés, publicités, jeux vidéo, etc. C'est un incroyable foisonnement. Je vous invite à taper sur *google* « images de monstres de la BD », je me suis arrêté vers l'image numéro 800.

- par montrer des photos d'êtres étranges, et à chaque photo demander : est-ce un animal réel ou un monstre issu de la fantaisie d'un artiste ?
- et enfin, par proposer un choix parmi les milliers de monstres qui figurent sur les chapiteaux, modillons, culots et tympanes de nos églises romanes.



*Ouakari (nom latin Cacajao calvus)  
singe amazonien. XX<sup>e</sup> siècle*

### ***L'Homme Lion***

En fait, je vais commencer par le commencement, le vrai commencement, chronologiquement parlant, par l'Homme Lion.

Il s'agit d'une statuette d'environ 30 cm de haut, en ivoire de mammoth, trouvée dans le Jura souabe, dans le Sud de l'Allemagne. Elle a été fabriquée 1600 générations avant nous, vers - 40 000, et elle est considérée comme la plus vieille représentation humaine connue actuellement. Il s'agit d'une statuette hybride, à la fois humaine et animale. La première figuration sculptée que l'homme a faite de lui-même est donc une chimère qui combine homme et animal.

Cette statuette de l'Homme Lion témoigne d'une évidente volonté de dépasser la simple reproduction naturaliste de la réalité pour ce qui pourrait être une interprétation. Il s'agirait donc d'un acte de création artistique. Mais nous ignorons à quoi elle a bien pu servir. On peut supposer qu'elle n'était pas destinée à un usage banal d'utilité quelconque. Mais, avait-elle une fonction sacrée, magique ou rituelle, une signification symbolique, mythologique, religieuse, chamanique ? Était-elle un objet culturel, une idole fétiche, porte-bonheur, protecteur, mascotte, amulette, talisman, doudou ou simplement un jouet ? On ne sait pas.

L'homme artiste s'est mis en face de l'animal qui n'est plus simple cause de peur ou objet de chasse. Dans son œuvre, il combine la forme animalière avec la position debout de l'homme, une sorte de dédoublement dans l'unité, d'autoréflexion ou de prise de conscience. Il y a tension, multiples tensions, entre le haut et le bas, la tête et le corps, entre le lion et l'homme, entre ce qui est angoissant et ce qui est familier, entre le naturel et le culturel, une tension qui est, à mon avis, à l'origine de l'activité artistique.

Nous observons déjà ce que l'on constate pour tous les monstres : attirance étroitement liée à répugnance. L'homme veut participer au caractère léonin, il aspire à s'incorporer les capacités de l'animal qu'il craint peut-être le plus, du « roi » des animaux depuis toujours, de la puissance du lion, de sa majesté, sa rapidité, sa force et dangerosité, bref il exprime une sorte d'admiration pour celui qui est son plus redoutable concurrent. En tout cas, il est évident qu'il s'agit d'une œuvre d'art en ronde bosse, dont les détails sont soignés, et – ce qui est encore plus étonnant – c'est une œuvre sculpturale accomplie, achevée, avec un haut degré d'abstraction, symbolique et universelle, somme toute, un chef-d'œuvre.

Dans cette statuette d'Homme Lion nous trouvons déjà l'essentiel de tout ce qui constitue le Monstre :

- 1° le caractère universel du monstre,
- 2° son côté imaginaire ou ludique,
- 3° l'ambiguïté de notre réaction émotive,
- 4° sa fonction de protection, et
- 5° un reste d'inexplicable...

### *La variété des monstres*

Il y a des milliers et des milliers de formes différentes de monstres, une infinité de variations, aussi multiples que la fantaisie humaine peut en produire, il faut donc structurer un peu.

Les plus fréquents et peut-être aussi les plus intéressants sont les monstres anthropozoomorphes, ceux qui combinent l'humain et l'animal. Là, il y a en principe deux possibilités : corps d'animal avec tête ou buste d'homme, et vice versa. Les centaures et centaures (symbolisant ceux qui n'ont pas réussi à maîtriser leurs bas instincts) relèvent de cette catégorie, ainsi que les sphinx et sphinges, les sirènes à torse féminin et queue de poisson, souvent fendue en deux. Elles adorent déployer leur charme irrésistible sur des centaines de chapiteaux romans. Il y a ensuite les harpies, qui ont tête ou buste de femme et corps d'oiseau. Et dernier exemple : l'onocentaure, qui a l'apparence de la moitié supérieure d'un homme, greffée sur la moitié inférieure d'un âne.



*Onocentaure. Bestiaire. XVI<sup>e</sup> siècle*



*Saint Luc. IX<sup>e</sup> siècle*

À l'inverse sont les hybrides à corps humain et tête d'animal. Ainsi, Anubis, dieu funéraire de l'Égypte ancienne qui guide les âmes des défunts dans l'au-delà, est représenté avec une tête de chacal ou de chien, c'est pourquoi il est appelé *cynocéphale*. On se rappelle le Minotaure de la mythologie grecque, un homme à tête de taureau. Au Moyen Âge, on aimait utiliser un raccourci symbolique pour désigner les quatre évangélistes et leurs attributs ailés, appelés dans leur ensemble le « tétramorphe », l'homme pour Matthieu, le lion pour Marc, le taureau pour Luc, et l'aigle pour Jean. Il est fréquent qu'on unisse directement l'homme avec son attribut animalier, ce qui donne de curieuses illustrations, comme par exemple cette mignonne enluminure où un bœuf saint (auréolé) et ailé tient un livre entre ses mains-sabots. Il flotte au

ciel, d'où se dégage l'impression qu'il inspire le pauvre auteur de l'évangile situé en bas. (voir l'illustration d'un saint Marc en lion du VIII<sup>e</sup> siècle *Bulletin annuel 2014* de la SEHN, p.109).

Le rajout animalier peut n'être que mineur, comme chez les hippopodes, des humains à jambes de cheval, ou encore chez le dieu gaulois *Cernunnos* aux ramures de cerf. Fréquents sont les êtres ailés : Éros, Victoire, Fortuna, Mercure chez les Romains, et dans le christianisme les esprits ailés, les anges, déchus ou non.

Il y a monstruosité par réduction ou par multiplication. Dans la première catégorie sont les sciapodes (littéralement « qui se font de l'ombre avec leur pied »), un peuple d'êtres fantastiques possédant une jambe unique qui se termine par un pied gigantesque. On dit qu'ils sont extrêmement rapides, mais on les montre toujours le pied en l'air comme un parasol, chez nous ce serait plutôt un parapluie. Tout aussi fantaisistes sont les blemmyes, humanoïdes sans têtes dont le visage est intégré dans la poitrine, comme ces « têtes sur pattes » dans les tableaux de Jérôme Bosch. Dans la deuxième catégorie, celle de la multiplication, je vois le dédoublement des queues chez les sirènes, les trois têtes de Cerbère, le chien gardien des Enfers, et d'autres dragons qui ont sept têtes (Apocalypse), voire même cent têtes (Typhón).

Puis il y a une infinie variété de chimères, ces mélanges de divers animaux. À l'origine, dans la mythologie grecque, la chimère était un monstre triparti, poitrail de lion, ventre de chèvre, queue de dragon, puis *chimère* est devenu l'expression pour un animal de construction imaginaire, et aujourd'hui le mot signifie carrément « illusion ». Le griffon par exemple, associe un avant-corps d'aigle avec un arrière-train de lion (voir le blason d'Autriche-Hongrie), ou à l'inverse l'aigle léontocéphale syrien d'il y a plus de quatre mille ans. Un autre hybride est le basilic, mi-coq mi-serpent ou dragon à tête de coq, dont le seul regard suffit à tuer. Encore un autre est le criocéphale (*krios* = en grec le bélier), parent du taureau marin romain, dont on peut admirer un bel exemple dans l'église de Brancion et qui rappelle le dieu gaulois *Borvo*. Il y a encore le bouquetin à queue de dragon, immortalisé dans le Zodiaque dans le signe du Capricorne ou le cheval ailé Pégase. Enfin la licorne, influencée par des animaux unicorns réels, comme le narval (« licorne de mer ») et le rhinocéros, est devenue au Moyen Âge un être de plus en plus imaginaire.

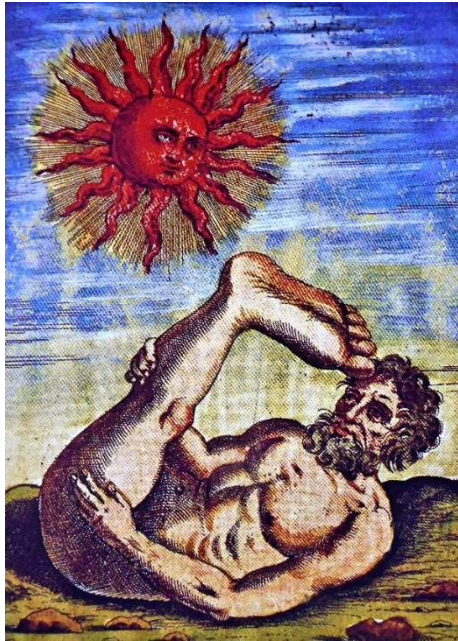
On trouve des monstres à durée déterminée, comme l'homme qui de nuit se métamorphose en loup-garou, ou la belle Mélusine, qui se transforme en dragon ailé quand elle se baigne.

Et enfin, il y a ces êtres de taille excessive, soit gigantesque comme celle des Titans ou des Cyclopes, tel Goliath, Gulliver, ou ce goinfre insatiable de Gargantua, et tous les épouvantables ogres et géants, soit les êtres nains, les lutins, trolls, gobelins, kobolds, farfadets, elfes, Petit Poucet ou « Heinzelmännchen », les fameux esprits nocturnes de maison à Cologne. Et je ne peux pas m'abstenir de rappeler l'animal épouvantable et gigantesque Pharamine de Vergisson qui, une fois courageusement capturé, n'était que « gros comme le poing d'un enfant ».

Ce n'est qu'un choix minime de monstres. Vu leur nombre presque infini, il ne sera ici question que de trois « cas » exemplaires.

- la Tarasque
- la Belle et la Bête, et
- le Diable.





*Sciapode unijambiste*



*Monstre humain, appelé « blemmye », portant son visage sur la poitrine. XII<sup>e</sup> siècle*



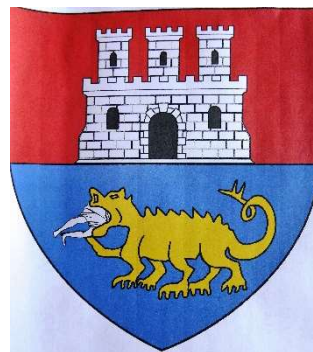
*Griffon (= aigle + lion). XIII<sup>e</sup> siècle*



*Domenico Zampieri « Vierge à la licorne ». XVII<sup>e</sup> siècle*



*Conrad de Megenberg « Miracles de la mer », Le Livre de la nature. XIV<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècle*



*Blason de Tarascon*





Monstre anthropophage gaulois : la « Tarasque de Noves » (Avignon). I<sup>er</sup> siècle



Vitale d'Aimo de Cavalli « Saint Georges ». Bologna, Italie. XIV<sup>e</sup> siècle



Démons. XV<sup>e</sup> siècle



Fribourg-en-Brisgau : Cathédrale, portail central tympan. XIII<sup>e</sup> siècle



Supporteurs. XXI<sup>e</sup> siècle



Trèves : Cathédrale. Lion apotropaïque roman

## **La Tarasque**

L'archevêque de Gênes en Italie, Jacques de Voragine, XIII<sup>e</sup> siècle, raconte :

*Il y avait, à cette époque, sur les rives du Rhône, dans un bois entre Arles et Avignon, un dragon, moitié animal, moitié poisson, plus épais qu'un bœuf, plus long qu'un cheval, avec des dents semblables à des épées et grosses comme des cornes, qui était armé de chaque côté de deux boucliers ; il se cachait dans le fleuve d'où il ôtait la vie à tous les passants et submergeait les navires. ... Contre ceux qui le poursuivent, il jette, à la distance d'un arpent, sa fiente comme un dard et tout ce qu'il touche, il le brûle comme si c'était du feu. À la prière des peuples, Marthe alla dans le bois et l'y trouva mangeant un homme. Elle jeta sur lui de l'eau bénite et lui montra une croix. À l'instant le monstre dompté resta tranquille comme un agneau. Sainte Marthe le lia avec sa ceinture et incontinent il fut tué par le peuple à coups de [lances] et de pierres. Or, les habitants du pays appelaient ce dragon Tarasque, et en souvenir de cet événement ce lieu s'appelle encore Tarascon...*

Comme on voit, il est très simple de se débarrasser d'un dragon, il suffit d'un peu d'eau bénite et d'une croix. Non, sérieusement, il faut être un saint ou une sainte pour réaliser pareil prodige. Sur place, la chose est un peu plus compliquée et plus dangereuse. On a trouvé, non loin de Tarascon, sur la basse Durance, à Noves, une statue en pierre :

*un monstre est assis, sa longue queue enroulée ; des écailles lui descendent loin sur le dos ; ses côtes sont saillantes ; son affreuse gueule a l'air de broyer un corps humain ; un bras avec bracelet pend encore sous sa mâchoire ; ses deux pattes griffues reposent sur deux têtes barbues aux yeux clos. (Henri Dontenville, p. 93).*

Cette terrifiante statue est appelée la « Tarasque de Noves », elle date de 50 avant notre ère. D'origine celtique, elle transforme en image la terrible menace que sont les forces de la nature, ici les rivières et fleuves du midi. Tarascon est la première ville après le confluent de la Durance et du Rhône. D'après le grand mythologue Henri Dontenville, « il s'agit nettement d'un antique rite agraire ». Ceci explique la quantité d'autres dragons dans toute la France : la Gargouille ou Gargouille à Rouen, le Mâchecroûte à Lyon, monstre des inondations et en même temps une sorte de croquemitaine, la Coulobre en Vaucluse, la Grand-Goule à Poitiers, le Graouilly à Metz, etc. Autrefois, les tueurs de dragons, qu'on appelait les « sauroctones », étaient plus combattifs : Persée, Siegfried, Hercule ; ensuite sous le christianisme, saint Michel et saint Georges. Avec sainte Marthe, ça devient plus doux : l'eau bénite, la croix et ... sa ceinture (symbole de virginité) qu'elle a enroulée autour du cou du dragon. Et aujourd'hui, à l'instar du fleuve dompté, la Tarasque processionnaire a « de gros yeux innocents, qui lui donnent un air bonasse, un " Diable " si l'on veut, mais désormais un " bon " Diable » (p.94).

## **La Belle et la Bête**

Mon deuxième exemple est un célèbre conte de fées du XVIII<sup>e</sup> siècle. Son auteur est Madame Jeanne-Marie Leprince de Beaumont (1711 – 1780). Il s'agit à la fois d'un conte merveilleux et moral. Il véhicule une lourde charge d'enseignement exagérément pédagogique au sujet de la rencontre des genres. Derrière les traits affreux d'un animal monstre il y a un homme (victime d'un sortilège) qui attend la rédemption par le sacrifice et l'amour de la femme. Vu l'idée de

base bien simple, il n'est pas étonnant que cette histoire ait eu des modèles et surtout beaucoup de développements ultérieurs.

Le modèle le plus connu est un conte de fées allégorique « Amour et Psyché », tiré du roman L'Âne d'or (ou Les Métamorphoses) d'Apulée, écrit en 170 de notre ère. La Belle et la Bête est l'histoire d'une épreuve, maintes fois traitée, surtout depuis qu'existe le cinéma, de la première adaptation en 1899, en passant par la plus célèbre de Jean Cocteau en 1946, jusqu'à celle de l'Américain Bill Condon de 2017.

Dans la suite de La Belle et la Bête je range volontiers un film fantastique américain de 1933 qui est devenu un véritable mythe moderne, un classique du cinéma, King Kong. Des aventuriers américains ramènent d'une île indonésienne un gorille humanoïde géant, King Kong. Les indigènes ont voulu sacrifier à celui qui est leur dieu monstrueux la belle et blonde Ann, membre de l'équipe d'expédition, dont ils ont réussi à s'emparer. Exposé en public dans une cage à New York, King Kong, tombé amoureux d'Ann s'échappe et s'empare de la femme aimée. Il monte avec elle sur l'Empire State Building, où il est tué par l'armée.

Dans ce conte du XVIII<sup>e</sup> siècle, le message est que la Belle est « la » femme, et la Bête est « le » homme. Dans la rencontre profonde de l'homme et de la femme, surtout dans l'intimité, l'homme attend de la femme un amour rédempteur, et la femme doit maîtriser sa peur de « l'homme monstre », bref elle doit domestiquer et apprivoiser le monstre.

Dans le conte La Belle et la Bête et dans le film King Kong, nous, lecteurs ou spectateurs, éprouvons des émotions positives à la fois pour la femme et graduellement aussi pour le monstre. Pour se lier au monstre il n'y a pas de plus forte alliance que l'amour. Et aimer le monstre nous apporte en revanche notre plus grande protection. C'est valable aujourd'hui, tout comme au Moyen Âge.

### ***Le Diable***

Mon troisième exemple, le Diable, est un sujet bien plus délicat à traiter. À la différence des centaines, que dis-je, des milliers de dragons, chimères et monstres, où la part d'imagination et de fiction est nettement prédominante, on doit concernant le diable se demander : est-il un mythe ou une réalité ? La réponse n'est pas anodine.

Il y a quelques années, j'ai été frappé par une phrase du chanoine autunois Denis Grivot qui écrit : « Les anges et les démons sont ... bien plus réels que l'homme » (p.6). Un professeur de théologie qui, en 1972, enseignait que le diable n'existait pas, fut sévèrement rappelé à l'ordre par le pape même. « Le diable existe vraiment » lui répliqua le pape Paul VI. Et le Vatican d'insister : « Il était nécessaire de réaffirmer à notre époque l'existence du diable..., qui a été mise en doute par la culture humaniste, rationaliste et matérialiste » (Minois p.116). Par conséquent, l'exorcisme existe toujours. Je me rappelle trop bien comment, à la fin de l'année scolaire – je fréquentais un lycée jésuite – notre professeur de religion, exorciste officiel de l'Église, nous racontait ses aventures avec le ou les diables ... On peut discuter du caractère fictif ou réel des divers monstres, mais qu'en est-il du diable ?

D'abord il a sa place dans la Bible, qui plus est, dans le Nouveau Testament. Dans l'évangile de Matthieu, nous lisons que Jésus, immédiatement après son baptême par Jean Baptiste « fut emmené au désert par l'Esprit [= le Saint-Esprit], pour être tenté par le diable » (Mt 4,1). Satan,



l'« Ennemi » multiforme, omniprésent, international, soulève la question du Mal dans le monde et celle de notre propre vie morale.

Le diable est plus ancien que le christianisme. Il prend ses origines dans la mythologie mésopotamienne du second millénaire avant notre ère. Le satyre grec lui ressemble étrangement. Mais il n'est devenu un être autonome qu'avec Jésus-Christ. « Le monothéisme judéo-chrétien va se trouver confronté au même problème central : comment concilier la toute-puissance d'un dieu unique et bon, ennemi du mal, et la persistance du mal ? » (Minois p.17). Le Diable est le grand adversaire, l'antagoniste de Dieu. Il est une créature du dualisme. La puissance du Prince de ce monde rivalise sérieusement avec le Tout-Puissant ; il est « inséparable de Dieu ». Dans le très sérieux livre de Georges Minois sur le Diable dans la série « Que sais-je ? », l'auteur explique :

*Les polythéismes n'ont pas vraiment besoin de lui : la multitude des dieux, qui limite la puissance de chacun et engendre des rivalités entre eux, suffit à expliquer l'existence du mal, provoqué par ces êtres ambivalents, à la fois bienfaiteurs et destructeurs suivant leurs intérêts. Par contre, les religions monothéistes ne peuvent pas se passer du diable : s'il y a un dieu unique, il est à l'origine de tout, du bien comme du mal ; la seule façon d'éviter ce scandale est de trouver un subterfuge permettant d'expliquer comment le mal est possible. Ce subterfuge, c'est le diable ; il n'y a pas d'autre issue. Encore faudra-t-il pouvoir expliquer comment un être inférieur a ainsi pu perturber la création du Tout-Puissant (p.3).*

Pour le chrétien éclairé, le paradoxe du mal est insoluble. L'Église parle de « mystère ». Dans la culture des élites, celle des théologiens, clercs et moines, le diable donne l'occasion de « diaboliser » tous les ennemis (les hérétiques, dissidents, etc.) et surtout de laisser libre cours à leurs fantasmes misogynes. Car, comme on sait, c'est par la femme, complice de Satan, qu'est venu le péché dans le monde. Dans un livre du XV<sup>e</sup> siècle, le *Malleus maleficarum*, Marteau des sorcières, (de 1487) on enseigne « que le diable peut, par l'intermédiaire des sorcières, rendre impuissant, ou même faire disparaître le pénis » (Minois p.65).

L'image du diable et sa puissance ont pris dans la tête du clergé une telle importance, elles sont devenues une si redoutable source de peurs que, pour s'en défendre, on a vu se former deux réponses :

-d'une part, chez les élites la crédibilité du diable s'effrite, d'autant plus que la laideur du diable imposée par l'Église, va à l'encontre de la bienséance classique ;

-d'autre part, il se développe une sorte de « contre-culture populaire » (Minois p.39). Sous la menace existentielle du salut, exercée par le clergé, et pour ne pas crouler sous la peur, le peuple a trouvé un subterfuge carnavalesque. D'où le côté comique de fréquentes représentations du diable sur les tympans et chapiteaux romans, ainsi que dans les enluminures. Le diable devient un pantin inoffensif face aux saints, un pauvre bougre, un pauvre diable, en fin de compte bête, qu'on prendrait presque en pitié. D'où les innombrables contes et légendes, où le Malin finalement ne s'en tire pas à son avantage, comme souvent dans les histoires de pacte d'un humain avec le diable.

De toute manière, le diable et les démons ont trouvé leur entrée dans les églises sous deux apparences. D'une part les monstres diaboliques avec leurs figures hideuses et grimaçantes, l'image des tentations, profondément influencée par saint Antoine, l'ermite du IV<sup>e</sup> siècle, avec

au fond la terrifiante menace de l'enfer, et d'autre part les diabolins plus grotesques que monstrueux, leur aspect étant tout aussi répugnant qu'attirant.

De nos jours, on voudrait bien « escamoter Satan, le plus discrètement possible » (Minois p.111), ce personnage « fort embarrassant pour le christianisme » (Minois p.109) moderne. Mais, sans son opposant, que deviendrait Dieu le tout-puissant et en même temps le tout bon ? Un cardinal allemand que j'ai eu l'honneur de connaître, disait que le diable est « une personne selon le mode de la non-personne » (Minois p.112). Je vous avoue ne pas comprendre. Croire au diable, est-ce donc aujourd'hui un acte de superstition ? Dominique Cerbelaud, père dominicain et professeur de théologie à la « Catho » de Lyon, enseigne : le diable « existe, mais il ne faut surtout pas y croire » (Minois p.112). Dans la « *Adrenuntiatio diaboli* », le chrétien doit à ce jour « renoncer » ou « résister au diable ». À la question qu'on lui pose lors du baptême, « Rejetez-vous Satan, l'auteur du péché ? », il répond « Oui, je le rejette ». Mais même dans le catholicisme, qui enseigne donc toujours l'existence du diable, on évite désormais de le nommer ; on préfère de plus en plus d'autres formules de « renonciation au mal » plus faciles à défendre, on se prononce plutôt contre l'oppression, l'exclusion, l'égoïsme, l'injustice, le mensonge et l'indifférence « qui sont le visage du Mal dans le monde ».

Je me permettrai, un tout petit peu malicieusement, de citer Charles Baudelaire : « La plus belle ruse du diable est de faire croire qu'il n'existe pas » (Le spleen de Paris). Et pour qui ce poète du XIX<sup>e</sup> siècle serait trop profane, je rajoute cette autre citation, d'un écrivain catholique du XX<sup>e</sup> siècle, Georges Bernanos, qui écrit lui aussi à propos du diable : « Croire qu'il n'existe pas, c'est lui donner l'être ». Quel horrible et magnifique paradoxe ! « L'argument est en effet imparable : plus on démontre que le diable n'existe pas, plus cela prouve qu'il existe » (Minois p.106).

Qu'il soit réel ou fictif, ce diable-là nous a fourni pendant des siècles une image impressionnante du monstre qui nous menace et que nous devons par conséquent apprivoiser par tous les moyens. Pour l'homme moderne, m'exprimant en public, simple rapporteur de cette histoire, qu'il s'agisse du mal ou du diable, dans un sens figuratif ou concret, il ne me reste qu'à avouer qu'il y a là quelque chose d'inexpliqué, voire d'inexplicable...

### ***Quelques conclusions***

#### 1° Le monstre est universel

Il n'y a aucune culture, aucune civilisation dans n'importe quelle région, pour n'importe quel peuple du monde, de tout temps, des origines à nos jours, qui n'ait pas créé des monstres. J'ai essayé de le démontrer, en commençant par l'Homme Lion jusqu'aux dernières sorties cinématographiques.

#### 2° Le monstre est fantastique

Dans toute reproduction du réel, il y a aussi de la fantaisie. La fascination de l'insolite et le goût du fantastique, joints à l'exagération et à une imagination des plus vives mènent à une combinaison, souvent voulue, du réel et du fantasque. Rappelons-nous le constat du chanoine Grivot : « Les anges et les démons sont bien ... plus réels que l'homme. » Ou, pour revenir au domaine du profane, Michel Pastoureau dans ses réflexions sur les « animaux célèbres »

résume : « L'imaginaire fait toujours partie de la réalité », à quoi j'ajouterais volontiers l'inverse : « La réalité fait toujours partie de l'imaginaire. »

### 3° Le monstre est ambigu

Les émotions que les monstres éveillent en nous sont doubles, souvent même contradictoires. D'abord, le monstre est hideux, en même temps sa laideur est fascinante. Le dragon lui-même est ambigu. Il est interdiction et protection à la fois. Pensez à sa fonction de gardien de trésors ! Dans tout monstre il y a tension entre nature et imagination, entre réel et imaginaire, entre maléfique et bénéfique, entre le bien et le mal, entre répugnance et attraction. Chez nous, le dragon donne la mort, chez les Chinois il est le symbole de la vie. Il y a aussi un côté carnaval, où l'on prend plaisir à se déguiser, où l'on veut effrayer et être effrayé, où l'on cherche le frisson et à faire aimablement peur aux autres. On peut se poser la question sur la parenté entre notre sujet, les monstres, et des phénomènes comme le Carnaval, successeur des Saturnales romaines, le Charivari ou la vieille fête celtique qui nous est dernièrement revenue d'Amérique, Halloween, tous caractérisés par un certain désordre, par le discordant (jusque dans la musique), la laideur, l'inversion de l'ordre établi, le débridé et le goût de l'extrême, le choc, l'inattendu, l'étonnement, bref ce côté de contestation, le tout salé d'obscénité et tendant finalement vers une sorte de thérapie.

Si l'on ne cherchait pas la chair de poule, la jouissance dans l'horreur (en allemand « Angstlust ») et l'émotion forte que procure l'angoisse, je suis certain que les films de Frankenstein, Dracula, Harry Potter et tant d'autres ne rapporteraient pas des milliards de dollars à l'industrie cinématographique.

### 4° Le monstre est apotropaïque

Peurs, angoisses et soucis font partie de la réalité, qui tant de fois nous dépasse. C'est aujourd'hui le cas, comme autrefois, comme toujours. Certes, les raisons concrètes de nos angoisses ont, par rapport au Moyen Âge, changé, mais leur caractère perturbateur pour notre bien-être est resté le même. Apprivoiser le dragon signifie maîtriser la surpuissante réalité. Les dragons d'autrefois étaient peut-être plus effrayants qu'aujourd'hui, mais la foi dans les saints était encore plus puissante, inébranlable : l'archange saint Michel, saint Georges, et plus doucement mais extrêmement efficace, sainte Marthe, et tous ces « sauroctones bienfaisants » étaient toujours gagnants. C'est simple : en nous identifiant avec le plus fort, nous devenons vainqueurs sur les monstres et sur toutes ces peurs qui nous assaillent ; c'est le principe de la double négation, de « l'avaleur avalé ». On connaît la même situation au théâtre de marionnettes, quand le Guignol (ou le *Kasperle*) tape sur le crocodile (« Ersatzdrache »), à la grande joie des enfants soulagés.

J'imagine volontiers que les fidèles allaient à l'église et s'y sentaient bien protégés, par Dieu dont c'est la maison, par une multitude de messagers qui sont les anges, et par les médiateurs que sont les saints, mais très concrètement aussi par les lions qui montaient la garde à l'entrée, et puis par les démons, grimaces, têtes monstrueuses dont le bâtiment était muni. Les dragons d'aspect effrayant avaient le pouvoir de repousser les démons maléfiques.

Cette fonction protectrice est appelée « apotropaïque », du mot grec *apotropaios* = protecteur, un mot rare que la plupart des dictionnaires ne mentionnent pas. Cette fonction apotropaïque est particulièrement évidente sur les cuves baptismales où quatre têtes plus ou moins



monstrueuses, disposées à l'extérieur à égale distance, protègent celui qui, à l'intérieur de la cuve, reçoit le baptême.



*Chalon-sur-Saône : Hôtel de Ville. XIX<sup>e</sup> siècle*



*Chalon-sur-Saône : Cathédrale Saint-Vincent, bénitier*



*Marmoutier, Alsace. Abbatale, façade romane. XI<sup>e</sup> siècle*



*Luca Signorelli (1450-1528)  
« Jugement Dernier ». XVI<sup>e</sup> siècle*



*Bateau romain transportant des tonneaux de vin, vers 200 ap. J. -C. Musée rhénan Trèves*



*Scène du film « Le Tout Nouveau Testament » (2015) de Jaco Van Dormael*

C'est un vaste sujet que celui de la défense contre le Mauvais Œil. Dans la mythologie grecque, la Gorgone Méduse tuait d'un seul coup d'œil. Persée lui coupe astucieusement la tête qu'il offre ensuite à la déesse Athéna. Depuis, les Romains l'ont placée au milieu de leurs boucliers. Ou regardez l'œil sur la coque des bateaux romains ! L'œil, le regard, la photo sont problématiques pour certains, individus ou ethnies, car ils enlèvent la liberté d'agir. Les Vikings après leurs raids, quand ils rentraient chez eux, retournaient les dragons fixés aux proues de leurs bateaux, pour éviter que leurs effets dévastateurs soient dirigés contre les leurs.

Et qui de nous ne connaît pas le rôle protecteur du doudou pour un enfant, la peluche tenant compagnie, servant de lien émotionnel, d'objet d'intimité et prêtant secours contre les monstres nocturnes. Il y a un côté magique ou de superstition dans l'histoire des amulettes, des talismans, toute cette conjuration de la fortune adverse. Aujourd'hui, la petite plaquette représentant saint Christophe dans nos automobiles est devenue plutôt banale, tout comme les innombrables masques sur les façades des maisons qui ne sont plus que décor.

En passant, sans aucunement oser développer ce sujet, cette même fonction apotropaïque incombe aux obscénités qui garnissent les anciennes églises, et ceci n'est pas rare. Ça commence avec un geste apparemment anodin, tirer la langue vers quelqu'un, comme l'ont déjà fait les Gorgones. Et je pourrais expliciter le côté érotique dans nos trois exemples,

- le rôle de la ceinture que la vierge enlève pour la mettre autour du cou du monstre,
- c'est tout à fait évident pour la Belle qui habite l'intimité de la Bête,
- et enfin, depuis Freud au moins on sait que « le diable est le symbole des plaisirs sexuels interdits par la société et la culture » (Minois p.117), mais les modillons, chapiteaux, culots et tympan romans l'ont déjà suffisamment démontré bien avant lui.

## 5° Le monstre est inexplicable

Après tout, il reste toujours quelque chose d'inexplicable autour du monstre, que ce soit dans la nature plus ou moins réelle ou imaginaire, dans l'énigmatique effroi, dans l'étonnement ou la fascination devant ce qui nous dépasse, dans le mystérieux.

## ***Bibliographie***

- Dontenville, Henri La France mythologique, 1966  
Grivot, Denis Images d'anges et de démons, 1981  
Jacques de Voragine La Légende dorée (1264), éd. Roze 1967  
Lanni, Dominique (éd.) Bestiaire fantastique des voyageurs, 2014  
Le Goff, Jacques L'Imaginaire médiéval, 1985  
Minois, Georges Le Diable, 1998, (Que sais-je ? n° 3423)  
Pastoureau, Michel Les Animaux célèbres, 2002  
Privat, Jean-Marie et al. (éds.) Dragons entre science et fiction, 2006

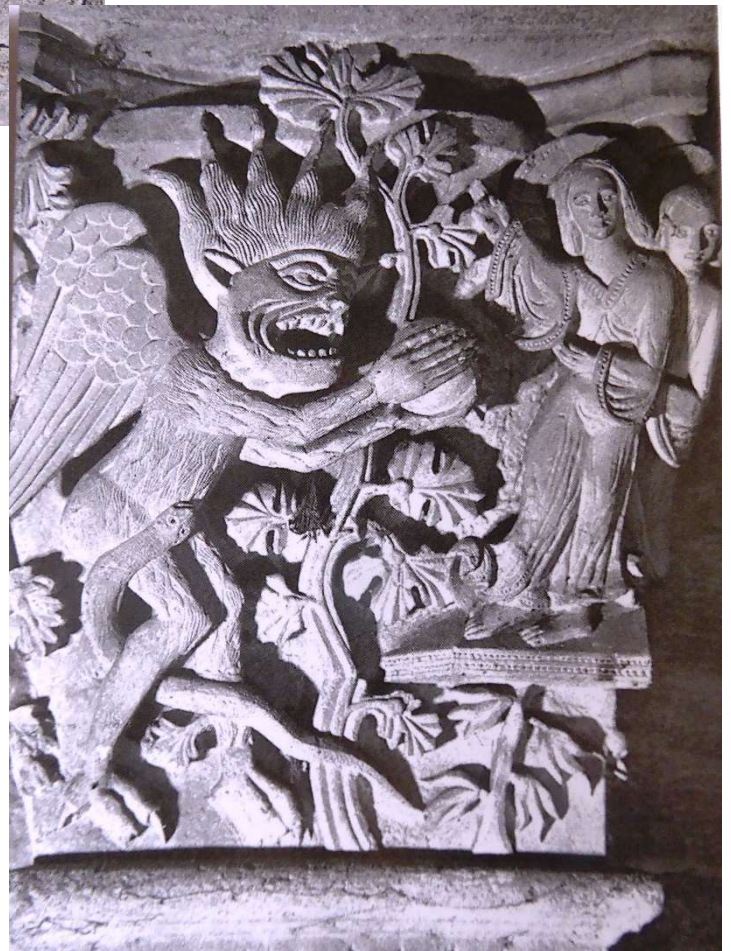


*Basilique de la Madeleine à Vézelay (Yonne)*



*Chapiteau de la neuvième colonnade engagée du collatéral gauche*

*L'Ange de Lumière terrasse l'Ange des Ténèbres*



*Chapiteau du huitième pilier de la nef, côté Est*

*Première tentative de Saint Antoine dans le désert. Les démons le tourmentent*



Société d'Études Historiques et Naturelles  
du Pays de Grosne et Guye



CONFÉRENCE



XII<sup>e</sup> siècle



XXI<sup>e</sup> siècle

Monstres d'hier et monstres modernes  
essai d'explication  
par Martin RAETHER

**Samedi 19 novembre 2016 à 16 heures**  
Salle d'Honneur de la Mairie de Saint-Gengoux-le-National

ENTREE LIBRE

IPNS